

## La question du mal

**Guillaume de Blyenbergh** : « (...) Dieu n'est pas seulement cause de la substance de l'âme mais encore de chaque tendance ou mouvement de l'âme que nous nommons « volonté », comme vous l'affirmez çà et là : cette assertion semble avoir pour conséquence ou qu'il n'est rien de mal dans le mouvement ou volonté de l'âme, ou que Dieu lui-même opère immédiatement ce mal. Car tout ce que nous appelons « mal » se fait à travers l'âme, et conséquemment découle immédiatement de Dieu et, de la même façon, avec son concours. Par exemple, l'âme d'Adam veut manger du fruit interdit, il se fait donc, selon ce qui a été dit plus haut, non seulement que cette volonté d'Adam découle de Dieu, mais encore, comme on va le montrer tout de suite, qu'il veut d'une façon telle que cet acte interdit d'Adam – en tant que Dieu mouvait non seulement sa volonté mais aussi en tant qu'il la mouvait d'une certaine façon – ou en soi n'est pas un mal, ou que Dieu lui-même, semble-t-il, a opéré cela que nous appelons « mal ». Ni vous ni *Monsieur Descartes* ne me semblez résoudre ce nœud en disant que le mal est un *non ens* [non-être] auquel Dieu ne concourt pas (...). » Lettre 18

**Spinoza** : « (...) la volonté, ou décision, d'Adam, regardée en soi, puisqu'elle n'était ni mauvaise, ni non plus, à proprement parler, contre la volonté de Dieu, a pour conséquence que Dieu peut – que dis-je ? pour la raison que vous avez remarquée, ne peut que – en être la cause, mais pas en tant que cette volonté est mauvaise : car le mal qui était en elle n'était autre qu'une privation d'un état plus parfait que, à cause de son œuvre, Adam ne pouvait que perdre, et il est certain que la privation n'est pas quelque chose de positif, et c'est à l'égard de notre entendement, mais pas à celui de Dieu, qu'on la nomme ainsi. Et en voici l'origine : parce que nous exprimons par une seule et même définition tous les singuliers d'un même genre, par exemple tous ceux qui ont la forme extérieure des hommes, et qu'ainsi nous jugeons que tous sont également aptes à la plus grande perfection que nous pouvons déduire de cette définition ; et quand nous en trouvons un dont les œuvres contredisent à cette perfection, alors nous l'en jugeons privé et qu'il s'écarte de sa nature, ce que nous ne ferions pas si nous ne l'avions pas rattaché à sa définition et ne lui avions pas fixé telle ou telle nature. Mais parce que Dieu ne connaît pas les choses abstraitement, et ne forme pas de définitions générales de ce genre, et ne demande pas aux choses plus de réalité que l'entendement divin ne leur a effectivement attribuée, et que la puissance divine y a mise, la conséquence claire en est qu'on ne peut parler de cette privation qu'à l'égard de notre entendement, mais pas à celui de Dieu. » Lettre 19

**Guillaume de Blyenbergh** : « (...) si Dieu n'a aucune connaissance du mal, on ne peut pas vraiment croire qu'il punira le mal. Quelles raisons donc reste-t-il de ne pas perpétrer tous les forfaits que vous voudrez (si j'arrive à échapper à la justice) ? pourquoi ne pas m'enrichir par des moyens douteux ? pourquoi, sans risque, ne pas assouvir tous les désirs auxquels me traîne ma chair ? Vous direz : parce que la vertu est à aimer pour elle-même. Mais comment puis-je aimer la vertu ? moi qui n'ai pas reçu autant d'essence et de perfection ; et si je peux tirer autant de satisfaction de l'un que de l'autre, pourquoi je me forcerais à contenir ma volonté dans les limites de mon entendement ? pourquoi je ne ferais pas ce vers quoi me poussent mes pulsions ? pourquoi je ne tuerais pas sans être vu un homme qui m'a fait du tort ? Voilà les opportunités que nous donnerions à tous les impies et à l'impiété ! Nous nous rendrions semblables à des troncs, et toutes nos actions ne seraient plus que des mouvements d'horloges. » Lettre 20

**Spinoza** : « Je ne puis taire mon très grand étonnement quand vous dites : si Dieu ne punissait pas la faute (c'est-à-dire en tant que juge, d'une peine qui ne soit pas la conséquence de la faute même, car cela seul est notre question) quelle raison empêcherait quelqu'un de perpétrer avidement des crimes ? Certes qui par terreur de la peine s'abstient de telles choses (ce que je n'espère pas de vous), par aucune raison n'opère par amour et n'a pas du tout de vertu. Quant à moi, je m'en abstiens, ou m'applique à m'en abstenir, parce qu'ils contredisent expressément ma nature singulière et me feraient m'écarter de l'amour et de la connaissance de Dieu. » Lettre 21

**Guillaume de Blyenbergh** : « Vous dites bien que vous vous abstenez des crimes et des vices parce qu'ils contredisent à votre nature singulière et vous éloignent de la connaissance et de l'amour divins ; mais dans tous vos écrits, je ne trouve ni règle ni preuve de cela. Bien plus, excusez-moi si je dis que le contraire semble en être conséquence. Vous vous abstenez de ce que j'appelle des vices parce qu'ils contredisent votre nature singulière, mais non parce que ce sont des vices ; vous vous en abstenez comme on laisse une nourriture qui dégoûte notre nature. Certes celui qui s'abstient du mal parce qu'il dégoûte sa nature ne peut guère se glorifier de vertu.

Ici encore on peut reposer la question : s'il y a une âme à la nature singulière de qui ne contredit pas mais convient de s'adonner aux voluptés et aux crimes, existe-t-il, dis-je, une raison de vertu qui l'amènerait à pratiquer la vertu et à s'abstenir du mal ? Mais comment pourrait-il se faire que quelqu'un écarte le désir de volupté, alors que ce désir serait de son essence à ce moment-là, qu'il l'a reçu à l'instant de Dieu et ne peut s'en séparer ? » Lettre 22

**Spinoza** : « Si le mieux qui convenait à la nature de quelqu'un était de se pendre, y aurait-il des raisons pour qu'il ne se pendre pas ? Vraiment, s'il était possible qu'il y ait une telle nature, alors j'affirme (que je concède ou non le libre arbitre) : si quelqu'un voyait qu'il peut vivre plus commodément sur la potence qu'installé à sa table, il agirait très stupidement s'il ne se pendait pas ; et celui qui verrait clairement qu'il pourrait jouir d'une vie, autrement dit d'une essence, plus parfaite et meilleure en perpétrant des crimes qu'en suivant la vertu, alors il serait stupide s'il ne les commettait pas. Car les crimes, eu égard à une nature humaine aussi perverse, seraient vertu. » Lettre 23

**Le point de bascule** : « Si vous aviez lu mes écrits avec plus d'attention, vous auriez clairement pénétré que notre désaccord tient uniquement en ceci : les perfections acquises par les justes leur sont-elles communiquées par Dieu, en tant que Dieu, absolument, non pourvu d'attributs humains (ainsi que je le conçois), ou bien viennent-elles de Dieu, dans un rôle de juge (ainsi que vous le prétendez) ? Parce que vous concevez Dieu de cette manière, vous ne voulez pas que les méchants, agissant contrairement au commandement de Dieu, servent Dieu aussi bien que les justes. Mais en fait cela n'est pas du tout la conséquence de ce que j'ai écrit puisque je n'introduis pas Dieu comme un juge. » Lettre 21